

ENTRE
LES
FEUILLES

Pier Paolo Pasolini, poète, cinéaste, mort assassiné par un groupe d'hommes dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975, a laissé une œuvre majestueuse dont la force première est de condamner sans relâche toute forme de fascisme.

Extraits de ses écrits :

- « On peut dire que le vrai fascisme est ce pouvoir de la société de consommation qui est en train de détruire l'Italie et ce phénomène a eu lieu si rapidement que nous ne nous en sommes pas rendus compte. »
« Fascisme et société de consommation », Archive italienne traduite et diffusée dans *Surpris par la nuit - février 2009, Radio France*

« Ce n'est pas l'œuvre qui est violente, mais la réalité », disait-elle. Au printemps dernier, un de ses tableaux exposés au Palais de Tokyo a fait scandale. Pour autant, le travail de l'artiste bâloise Miriam Cahn va bien au-delà de cette polémique, qui ne fit que révéler plus encore ce qu'elle dénonce en chacune de ses œuvres et que cette citation résume. En nous confrontant à des corps troubles qui nous affrontent, nous interrogent sur nos identités et nos positions, incarnant ce que nous voudrions éviter de regarder, elle se rapproche autant d'un Pasolini que d'un Francis Bacon, artistes que Lilo Baur place au panthéon de ses références.

Échanges avec une metteure en scène habitée par la peinture.

« Le silence, sur scène, est une incarnation.
Pas autre chose.

Antonietta et Gabriele sont deux êtres esseulés. Antonietta, entourée de six enfants et d'un mari, est seule parce qu'esclave de cette condition de femme que Mussolini exigeait (dans un discours daté de 1925, le Duce avait déclaré que l'unique rôle d'une bonne épouse est celui d'une bonne mère), tandis que Gabriele est seul parce que vivant dans une société qui, du fait de son homosexualité et de ses refus d'obéir au fascisme, l'exclut. En se rencontrant, leur mutuelle solitude cesse alors soudain d'être solitaire.

Ces deux êtres sont en incapacité de paroles : Antonietta n'a pas d'éducation, pas les mots pour exprimer ce qu'elle voudrait dire, et Gabriele n'a pas le droit de dire qui il est. Avouer le condamnerait. Pourtant, ils vont se parler et c'est par leurs confidences mutuelles que leur solitude prend corps sur scène. Et pour traduire ces silences qui se glissent entre eux, qui forment leur complicité, la pièce a cette force de faire exister le temps. Il est palpable chaque fois que Gabriele est au téléphone avec son ami, qu'il supplie : « Dis quelque chose... », et chaque fois qu'Antonietta retourne à sa cuisine. Il raconte ce que le texte ne dit pas : le temps d'une journée ce sont deux âmes qui vont exister l'une grâce à l'autre.

L'homosexualité, la condition féminine, représentent ici toutes les mises à l'écart. La violence de ce qu'une société fait vivre à ceux qu'elle rejette est inouïe. C'est ce que porte cette pièce, et ce qui m'intéresse. Mon père travaillait en EMS, je l'aidais parfois, j'ai donc vu de près l'injustice faite aux personnes âgées, les préjugés constants, la peur de perdre quelque chose de soi qui fait que l'on ne se reconnaît plus dans la différence. Et puis je suis une femme. Du côté de ma mère, ils étaient onze enfants. Voulant devenir comédienne, j'ai eu à faire des choix, à assumer mon désir d'indépendance dans un monde dirigé par les hommes. Je suis partie de Suisse pour chercher ma voie, j'ai travaillé avec des danseurs contemporains, j'ai appris le langage du corps, son amplitude, sa puissance, et c'est devenu comme une obsession. Le physique me fascine, je peux regarder pendant des heures le mouvement des mains, des jambes, des gens autour de moi.

Je suis passionnée par la peinture pour cette raison : elle contient cette tension unique entre la matière, la lumière, et le mouvement.

Et elle sait capter la solitude. Comme par exemple ce tableau de Toulouse-Lautrec représentant une femme seule attablée devant une bouteille de vin (Toulouse-Lautrec - *Gueule de Bois - Portrait de Suzanne Valadon* - 1888). Ou encore Paula Rego (amie de Francis Bacon, qui déclarait : « Ma peinture parle de la famille, pour le meilleur et pour le pire, parce que tout se passe en son sein ») dont les corps habitent les toiles au point d'en créer un vertige.

Chez Bacon, les corps s'enroulent sur une chaise, glissent comme de l'huile, ils sont là et déjà ailleurs, présents et lointains, aux identités indéfinissables.

Lors des répétitions, dès les premiers jours, nous avons ainsi travaillé les improvisations à partir de cet univers pictural où les corps parlent.

Je voulais, je veux toujours en mon travail, que quelque chose devienne organique, que du corps du comédien ou de la comédienne émerge cette musique souterraine, secrète et apparente à la fois, de la chair, des os, du squelette... Et puis en cette pièce, il y a un symbole fort qui exprime ça : c'est l'oiseau. En s'échappant de sa cage à tire d'ailes, il ouvre la cage qui retenait Antonietta prisonnière. En se libérant, il la libère.

Mais en la conduisant chez Gabriele, l'oiseau fait aussi apparaître un autre symbole : le livre. Gabriele offre à Antonietta le livre *Les trois Mousquetaires* avec une évidence déconcertante. Pour lui il est évident qu'elle le lira un jour. Pour elle, qui n'a jamais de temps à elle, c'est impossible. Mais elle ouvrira le livre, et le livre l'ouvrira. Ses pages seront ses ailes. Par ce livre et par cet oiseau, Antonietta ne sera plus la même. Elle aura goûté à la liberté. »

Vient un mot pour conclure.

Il en est demandé un seul.

Sans hésiter Lilo Baur répond : Amour.

« Parce qu'il contient tout ».

Huguette Hatem, traductrice d'*Une journée particulière*

La transposition du texte théâtral d'*Une journée particulière* en français pose de multiples problèmes inhérents à l'utilisation du dialecte et à l'histoire de l'Italie pendant le fascisme.

La famille Tiberi parle un italien mâtiné de romanesque (dialecte de Rome), très imagé et ressenti par les Italiens comme populaire. Si le mari d'Antonietta, Emanuele, fasciste obtus, s'exprime sur un mode vulgaire, il n'en est rien pour elle, qui a horreur du langage grossier. En famille, Antonietta adopte donc le parler de son milieu (avec raccourcissement notamment des noms propres et des verbes à l'infinitif). Quand elle s'adresse à Gabriele, le locataire d'en face, elle s'exprime simplement dans un italien courant. En revanche, le langage raffiné de Gabriele témoigne de sa culture et de son tempérament d'esthète. (...) Dans notre version scénique, la distance est recherchée à travers la syntaxe : nous avons gardé pour Antonietta certaines tournures à l'italienne propres à susciter par moments, une écoute différente. Lorsque cela a été possible, sans que le texte ne soit forcé, des termes italiens ont été laissés dans la langue originale, de même que tous les noms propres. Quant au dialecte, il a fallu chercher des expressions peu courantes et très imagées pour Emanuele.

Une autre difficulté de la transposition du langage tient aux conditions historiques mêmes et naît des modes de discours qui rendent compte de l'état d'esprit des personnages vis-à-vis du fascisme. En effet, si Antonietta s'adresse à Gabriele en le vouvoyant, Gabriele parle à Antonietta à la troisième personne, « donne du Lei », comme on dit en italien ; la troisième personne de politesse (« Lei » signifie « Elle ») est bien une manière courante d'adresser la parole aux gens qu'on connaît peu et n'a pas le caractère cérémonieux, majestueux et rare de cette forme en français.

Or, Mussolini avait interdit l'emploi de cette troisième personne au profit du vouvoiement, et l'employer était déjà une façon, dans le langage, de marquer sa résistance au régime. (...)

Frappés d'interdit également étaient les mots d'origine étrangère. C'est pourquoi ni les mots « speaker » ni le mot « reporter » ne figurent dans le dialogue. Il fallait forger de nouveaux mots, des néologismes : « présentateur-radio », dira Gabriele.

La voix de la radio, omniprésente, est un rappel constant de l'oppression. Elle diffuse des commentaires sur la rencontre entre Hitler et Mussolini. Dans la version théâtrale, c'est elle qui apporte le poids de l'histoire.

Enfin, rappelons que Ettore Scola, a lui-même défilé, lors de cette journée : « J'avais six ans et demi, et je me souviens de tout. »